



Libération (site web)

samedi 23 novembre 2024 - 10:47:04 1131 mots

«Le camp du Struthof approvisionnait l'université de Strasbourg en être humains pour des expériences»

Ophélie Gobinet

Emmanuel Macron se rend ce samedi 23 novembre au Struthof, à l'occasion des 80 ans de la libération de ce camp de concentration, le seul ouvert en France pendant la Seconde Guerre mondiale. L'occasion, pour le médecin et historien Christian Bonah, de revenir sur les expériences scientifiques qui y furent menées.

Le camp de concentration du Struthof, à une cinquantaine de kilomètres de Strasbourg (Bas-Rhin), est l'unique camp de concentration situé dans l'Hexagone. Il a été ouvert en 1941, plus de 50 000 détenus d'une trentaine de nationalités y ont été recensés, et plus de 20 000 y ont trouvé la mort : des Juifs, des opposants politiques, des Tsiganes, des homosexuels... A l'occasion de la visite présidentielle du camp, ce samedi 23 novembre, pour commémorer les 80 ans de sa libération, le professeur en histoire des sciences de la vie et de la santé à l'Université de Strasbourg, Christian Bonah répond à *Libération*. Il a été membre de [la commission historique indépendante chargée d'enquêter sur les activités de la Reichsuniversität Strassburg](#) (université du Reich de Strasbourg) durant l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne nazie.

Quelle est l'histoire de ce lieu situé dans les Vosges, avant qu'il ne devienne un camp de concentration ?

C'est un lieu situé à flanc de colline, à 600 mètres d'altitude à peu près, qui surplombe la vallée de la Bruche. Il y avait un hôtel et un restaurant. C'était un lieu de villégiature, surtout hivernale, où l'on se rendait pour faire de la luge le dimanche. En 1940, peu après l'annexion de l'Alsace, un géologue se balade dans le coin et fait du repérage pour établir une carrière de pierres qui va servir la construction impériale des édifices de prestige du troisième Reich, à Nuremberg et Berlin par exemple. C'est cette carrière de pierres qui va déterminer l'implantation du camp, qui est un camp de travail avant tout. Il sera le «Konzentrationslager Natzweiler», lieu-dit «Struthof».

En quoi est-il différent du camp de Schirmeck-Vorbruck, qui se trouve en contrebas, dans la vallée ?

Pour moi, il existe trois sortes de camps autour du travail. Il y a les camps de travailleurs déportés, pour la plupart en provenance d'Europe de l'Est, à qui on avait promis monts et merveilles, et qui vont se retrouver dans des conditions affreuses. Mais ce sont des camps dont on peut encore entrer et sortir. Le deuxième type de camps, dans l'échelle montante du totalitarisme, sont les camps de sûreté. C'est ce qu'est le camp de Schirmeck-Vorbruck, destiné à des personnes réfractaires, des francophiles notoires ou qui commettent des actes de délinquance classique et que l'on n'envoie pas en prison. C'est un camp de redressement, de rééducation, gardé par la police allemande. Ce qui le distingue du camp de concentration, comme celui du Struthof, géré par les SS, c'est que parfois, on en ressort. Mais tous ces

camps ne sont pas des camps de mise à mort de masse, comme Auschwitz ou Treblinka. Toutefois, le Struthof a un taux de mortalité effrayant : plus de 40%. C'est l'un des camps les plus meurtriers d'Allemagne : mauvais traitements, épuisement au travail, avec trois mois d'hiver là-haut en simple tenue rayée... Après la guerre, le camp sera transformé en centre de rétention dans le cadre de l'épuration, où l'on met toute personne dénoncée et suspectée d'avoir collaboré, puis en prison.

Qui sont les détenus de ce camp ?

A son ouverture, le 1er mai 1941, les premiers arrivés sont essentiellement des détenus allemands en provenance de camps en Allemagne. C'est un élément du système nazi de domination des populations : en permanence, on déplace, on déracine. En Alsace, les Allemands ont besoin de main-d'œuvre. Beaucoup de détenus vont aussi être des travailleurs de l'est de l'Europe. Il n'y a que des hommes. Les femmes n'interviennent dans l'histoire du camp qu'à très rares exceptions, comme les membres d'un service secret britannique *[exécutées en 1944, ndlr]* et celles qui faisaient partie des 86 Juifs déportés d'Auschwitz en 1943. Les premières expérimentations commencent en 1942, au sein de la baraque 5, dont une partie va être cloisonnée pour tester l'ypérite, le gaz moutarde, utilisé au combat. La chambre à gaz va être installée plus tard, pour les tests au phosgène, un gaz qui tue par inhalation. Cette chambre à gaz est pensée comme une chambre de mise à mort et d'élimination, mais aussi comme un dispositif médical pensé pour des expériences qui serviront à protéger les militaires allemands. August Hirt, professeur d'anatomie de l'université de Strasbourg, avait déjà en tête sa collection anatomique de squelettes juifs. Il a envoyé des anthropologues à Auschwitz sélectionner des déportés. Arrivés au Struthof, ils seront assassinés au cyanure dans la chambre à gaz, transformée pour cette occasion. Ils seront ensuite transportés en camionnette jusqu'à l'institut d'anatomie.

Au sein d'une commission historique indépendante, l'université de Strasbourg a fait la lumière sur son passé et sur ses activités pendant la période nazie. Quelles sont les conclusions du rapport rendu en 2022, après cinq ans de travail ?

Qu'il existait une collection de lames histologiques d'August Hirt, mais sans lien avec sa période strasbourgeoise, dans laquelle il n'y a pas de traces de restes humains en lien avec des crimes médicaux. La deuxième collection qui existe, c'est la collection d'anatomies pathologiques. Mais là non plus, pas de traces de prélèvements qui relèveraient d'un contexte criminel de guerre. En revanche, il y a au beaucoup de malentendus sur les trois préparations anatomiques découvertes en 2015 avec des restes humains appartenant à l'une des victimes d'August Hirt. On a pu l'identifier : il s'agit de Menachem Taffel. Ces trois préparations sont produites par les médecins légistes pour documenter le tribunal militaire en 1945.

Dans tous les cas, le camp du Struthof approvisionnait l'université de Strasbourg en être humains pour des expériences. Ils étaient destinés à trois professeurs, dont Eugen Haagen qui fait des expérimentations sur le typhus, notamment en utilisant des Tsiganes, comme Silvester Lampert qui n'en mourra pas. Il a réussi à s'échapper lors de l'évacuation du camp vers Dachau, en avril 1945. On n'a jamais retrouvé sa trace. Mais le travail se poursuit avec un [wiki comportant les noms et les parcours de vie de nombreuses victimes.](#)

[Cet article est paru dans Libération \(site web\)](#)